

Discours de Francis Wolff à ses collègues de l'École normale supérieure, à l'occasion de son départ comme « Professeur émérite » le 26 juin 2015.

Chers amis, chers camarades, chers collègues,

J'ai peur que les mots me manquent pour vous dire toute ma reconnaissance. Car trop d'émotions, multiples et confuses, tristes et joyeuses, se bousculent et risquent de faire obstacle aux mots. Je me sens partagé entre le trop à dire et la crainte d'en dire trop. La peur surtout de ne pas vous dire assez : merci.

Il m'est arrivé jadis en ces lieux de faire des discours pour des départs en retraite. Mais c'est bien la première fois que je le fais pour ma propre retraite. C'est aussi la dernière fois, je le jure : je ne ferai pas de tournée d'adieux et encore moins de *come back*. Tout au plus me verra-t-on encore, de loin en loin, errer, d'un air faussement affairé, dans les couloirs du 45, échangeant un rapide « qu'est-ce que tu deviens ? » avec un ancien collègue — car, voyez-vous, Mme Verdurin avait ses mercredis, mais moi, eh bien, j'ai mes lundis.

Parler de soi est embarrassant, parler de soi au passé, comme il sied aujourd'hui, l'est un peu moins, ce n'est pas tout à fait de soi qu'on parle. A ce moment, où je suis encore ici sans être tout à fait d'ici, il me faut évoquer ici ce qu'ici a signifié pour moi.

Le dire vraiment m'obligerait à parler de mon enfance, de mes parents juifs allemands rescapés du génocide, marchands de journaux à Puteaux, parlant à peine le français et rêvant simplement pour leurs enfants de bonnes études (si possible avec latin) et d'assimilation complète à ce monde qui les avait accueillis, ou peut-être rejetés, ils ne savaient pas bien. Pour des raisons qui aujourd'hui ne font plus sens et qui semblent même contradictoires, nous n'avions, nous leurs enfants, le droit de nous dire ni juifs ni allemands. La reconnaissance m'invite à évoquer leur mémoire, la pudeur m'incite à m'en tenir là.

Disons simplement que le mot « École normale supérieure » suscitait chez nous l'espoir d'approcher un nouveau monde et la crainte d'y pénétrer un jour sans en connaître les codes. C'est pourquoi je me suis souvent reconnu dans ces jeunes provinciales de première année qui, portant encore tout le poids des espérances familiales et de leur gloire d'un jour dans les journaux locaux, s'estiment des normaliennes illégitimes au milieu de tous ces héritiers de la montagne Sainte-Geneviève, et font longtemps le mauvais rêve d'un recomptage des totaux du concours mettant fin à l'imposture dont elles se sentent coupables.

C'est sans doute au fait de m'être senti d'abord un transclasse à l'École normale supérieure que je dois d'avoir tenté d'y exercer tous les métiers possibles : j'y ai été élève, puis agrégé répétiteur de 5^e année (grâce à la générosité de Louis Althusser) ; j'y revins longtemps après, maître de conférences, accueilli par l'hospitalité de Claude Imbert, Jean-François Courtine et Bernard Pautrat ; plus tard j'y fus Directeur adjoint, et j'eus la chance d'avoir à mes côtés Isabelle Kortian, et de travailler sous l'autorité de Gabriel Ruget (GR était un directeur extraordinaire, il avait 500 idées nouvelles par jour, dont 5 étaient excellentes, mais pour une école qui n'en supporte que 3 par siècle) ; puis je fus Directeur de département (et j'eus la chance d'être épaulé dans cette tâche par Tassnim) ; et enfin Professeur des universités aux côtés d'excellents collègues qui se passeront sans peine de moi : nous sommes ici pour passer et donc pour qu'on se passe de nous. Je caresse l'espoir d'y embrasser bientôt une carrière de Professeur émérite. Le seul métier que je n'y ai pas exercé est celui de Directeur. Mais, Marc !, sache que je ne lâche pas le morceau et que je n'ai pas dit mon dernier mot !

L'Ens que j'ai connu dans les années 1970 avait un point commun avec celle d'aujourd'hui : on y entrait souvent puceau, mais au contraire de celle de maintenant, on en sortait parfois dans le même état, car, par mesure prophylactique dont j'ai désormais du mal à ressaisir la finalité, on nous avait tenu éloignés, depuis le cours préparatoire jusqu'à l'agrégation inclusivement,

de ces êtres humains d'une espèce allogène que nous appelions en rougissant les « filles » et dont certaines représentantes étaient cloîtrées boulevard Jourdan. Quelques vaillantes évadées squattaient rue d'Ulm et on les apercevait le matin en robe de chambre au « petit pot », mangeant les mêmes tartines et buvant le même café au lait que les humains de notre espèce. Les ontologues des « sciences humaines et sociales » d'aujourd'hui qui ont abandonné la *summa divisio* nature/culture ou même la partition du monde social en classes, au profit de l'opposition des humains et des non-humains, ignorent sans doute que, pour un humain né en 1950, l'être se divisait nécessairement en humains et humaines. Rien dans les classes préparatoires ne nous préparait, hors la lecture d'Ovide ou de Platon (c'est vous dire !), à comprendre ce genre d'humanité : nous avons fait nos khâgnes en état d'érection permanente mais vaine, dont j'évoque aujourd'hui la ferme constance avec nostalgie.

De mes années d'école, je me remémore surtout le soulagement d'avoir pu frapper à la porte de Louis Althusser lorsque je me sentais mal, sans imaginer le mal infini dont lui-même souffrait et qui n'altérait nullement sa bienveillance. Il me reste aussi d'avoir bien rigolé au séminaire de Jacques Derrida dont c'était la période calembours et ratatam. Je garde de lui le souvenir d'un enseignant rigoureux et scrupuleux, et d'un showman hors pair. En l'écoutant déconstruire, je compris que j'aspirais à construire et j'appris à me méfier des mots ; je tenterais d'y échapper en m'embarquant dans une seconde navigation pour embrasser la cause des *logoi*, mais cette fois-ci au sens des arguments — qui n'étaient guère prisés à l'époque.

Je n'évoquerai ma « carrière » que pour dire qu'elle fut variée et sa réussite tardive. A ceux des plus jeunes qui imagineraient que je fais ici partie des meubles, je rétorquerais que je m'honore d'avoir enseigné la philosophie dans tout type d'institution, de la maternelle à l'Université, de l'Ecole normale d'instituteurs de Laon au lycée de Plaisir, de la terminale d'Hénin Beaumont à la

khâgne de Versailles, de l'université de Reims à celle de São Paulo du Brésil, de l'université d'Aix-Marseille à celle de Paris-X-Nanterre, etc.

Si je devais résumer les 13 années (oui 13 !) qui séparèrent ma sortie de l'École de mon entrée dans l'Université française, je dirais que celle-ci a dépendu d'une demi-douzaine de coups de fil matinaux.

Alors que, durant l'hiver 1979-80, j'use ma vieille 4L bleue 3 vitesses sur les routes verglacées du Nord de l'Aisne, du côté de Hirson (qui ressemble à l'image que vous en avez en entendant son nom), afin d'aller inspecter mes instituteurs stagiaires, à qui j'enseigne, malgré moi mais avec un réel entrain, la philosophie de l'éducation et la psychopédagogie, je reçois un vendredi matin, jour domestique, un coup de fil matinal d'un ancien camarade qui n'a pas été nommé comme moi psychopéda en École normale d'instituteurs mais attaché culturel à São Paulo. Il m'explique que je dois absolument postuler à un poste prestigieux d'épistémologie à l'université de Campinas (poste qui s'est progressivement transformé, à mesure que me parvenaient par bateau des informations plus exactes, en philosophie ancienne à l'université de São Paulo) et qu'il m'est donc vivement recommandé à cet effet de rencontrer un certain professeur français exerçant là-bas, qui doit imminemment passer par Paris pour s'enquérir d'éventuelles candidatures, Gérard Lebrun, historien de la philosophie allemande, admiré et fameux pour ses deux livres majeurs, mais dont nul ne sait exactement qui il est, où il vit, ni comment. Alors mettez-vous à ma place: d'un côté : le verglas, la psychopédagogie, Hirson ; d'un autre côté : les tropiques, tristes ou non, la philosophie, le Brésil (dont je pensais qu'il ressemblait à l'image que vous en avez en entendant son nom) — « quelque diable aussi me poussant », la curiosité de rencontrer ce personnage mystérieux dans un café parisien — le combat était trop inégal : je rencontre, je postule, j'obtiens le poste, et mille péripéties plus tard, me voilà parti avec femme, enfant et piano pour le Brésil.

M'en voilà revenu, plus de quatre ans plus tard, début décembre 1984, donc en fin d'année universitaire brésilienne. Sans prendre de vacances, j'ai dare-dare assumé mes tâches d'enseignement à l'université d'Aix-Marseille où j'ai été élu deux mois plus tôt. Les allers-retours Issy-les-Moulineaux–Aix en Provence (je vous parle d'un temps d'avant le TGV) se succèdent hebdomadairement jusqu'au mois d'avril 1985, lorsque je reçois, un vendredi matin, jour domestique, un coup de fil matinal : « Allo, dit la voix, je suis M. Dobremont, proviseur du lycée Fernand Darchicourt à Hénin Beaumont. – Enchanté, répond votre serviteur (ignorant encore que je vais bientôt être le sien), et que puis-je faire pour vous ? — Je reçois à l'instant, dit le sobre M. Dobremont, un télégramme du rectorat de Lille m'annonçant que vous êtes nommé professeur de philosophie dans mon établissement à compter de la rentrée des vacances de pâques. Acceptez-vous le poste ? Je vous le demande tout de go, ajoute cet homme de bien, parce que j'ai une maître-auxiliaire remplaçante sur le poste, et que je ne voudrais pas être forcé de la licencier à cause de vous puisqu'elle me donne entière satisfaction » Je m'entends encore répondre, sur un ton presque goguenard : « Ne vous inquiétez pas M. le proviseur, ce ne peut être qu'une erreur, je suis actuellement maître de conférences à l'université d'Aix ». « Grand bien vous fasse, me dit la voix, mais éclaircissez cet imbroglio avec le Ministère, et rappelez-moi au plus vite ». L'imbroglio ne fut jamais éclairci, la maître-auxiliaire remplaçante fut congédiée et passa quelque temps plus tard avec succès le concours d'entrée dans la police, mon élection à Aix fut invalidée, les règles de nomination des maîtres de conférences avaient changé depuis le vote récent de la loi de 1984, le télégramme disait vrai : j'eus donc une fin d'année assez lourde, trois jours par semaine à Hénin-Beaumont à préparer des élèves de classes techniques à une épreuve (le mot est bien choisi) de dissertation philosophique, le reste de la semaine en free-lance pour finir mon cours de licence et la préparation des agrégatifs aixois aux oraux du concours.

Quatre ans plus tard, alors que j’enseigne quotidiennement la philosophie en terminale au lycée Jean Vilar de Plaisir et que je viens d’apprendre que je vais finalement être auditionné pour divers postes universitaires, je reçois, un vendredi matin, jour domestique, un appel de M. Claude Montheillet, Inspecteur Général de philosophie, m’annonçant que sa noble institution (bénie soit-elle, béni soit son nom !) a créé une classe de khâgne, spécialité philosophie, au lycée La Bruyère à Versailles à deux pas de chez moi, et a décidé de me la confier dès la rentrée suivante. Je revois encore mon fils demander à sa mère pourquoi je fais des bonds de joie dans le salon. Quelques semaines plus tard, je me rends quand même à l’audition pour un poste à Bordeaux à laquelle je suis convoqué à 9h du matin : après une nuit de train et l’usage de divers moyens de transports, j’entre fourbu dans la salle d’audition et je m’entends encore prononcer cette phrase : « Monsieur le président, Mmes et MM. les membres de la Commission de spécialistes, je suis venu vous dire que je retire ma candidature »— alors même que cette décision, je viens de la prendre, à ma propre surprise, quelques secondes plus tôt. Et, sans hésiter un instant à convertir hypocritement mon indécision en panache, j’ajoute pour le Président, que ma fière proclamation vient d’interloquer : « Oui, je trouvais plus courtois de venir vous le dire en personne ».

Le vendredi suivant, je reçois matinalement un coup de fil courroucé de Pierre Aubenque : « Je viens d’apprendre ce que vous avez fait à Bordeaux ! Ça ne se fait pas. Vous allez me faire le plaisir de ne pas recommencer vos bêtises à l’audition de Reims ». Je me rendis donc à Reims, j’y fus non sans mal élu, et fis tout mon possible pour regagner mon poste le plus tard possible. Et voilà comment, après tant d’années passées à espérer entrer à l’université, j’y pénétrai finalement en traînant les pieds.

Quelques années plus tard j’obtins ma mutation pour l’Ecole.

Cette école, je l’ai trop aimée — comme vous sans doute. Puisqu’on peut y faire à peu près ce qu’on veut, on pourrait n’y rien faire, et pourtant on y travaille plus

qu'ailleurs, que ce soit dans les services, dont je salue l'extraordinaire dévouement, ou les départements. Pourquoi ?, si ce n'est par amour — je ne vois pas d'autre mot. On l'embrasse trop, et c'est pourquoi on l'étreint mal : je vous mets au défi de pouvoir la définir. Rassurons-nous : comme une aïeule toujours un peu patraque mais foncièrement gaillarde, « elle nous enterrera tous », car c'est à cette indéfinition qu'elle doit sa longévité. Je m'en suis un jour tiré par une pirouette, estimant qu'elle doit être à la fois un conservatoire et un laboratoire. L'oxymore ne faisait qu'esquiver l'impossibilité de la définition. On doit donc s'en tenir à des formules apophatiques ou contradictoires : elle ne doit être ni une université, ni hors de l'université ; elle doit être au centre de la recherche, sans devenir un centre de recherches ; on doit y entrer exclusivement par concours, sans exclure qu'on puisse y entrer par d'autres voies ; elle doit demeurer typiquement française, et s'ouvrir grand à l'internationalisation ; il faut respecter la liberté absolue des élèves d'y faire ce que bon leur semble, et les encadrer soigneusement afin de préparer leur avenir ; il faut que les littéraires passent l'agrégation, et qu'ils puissent s'en passer ; on doit cultiver la sélection la plus exigeante, et s'ouvrir aux plus défavorisés, etc. C'est dans ce déséquilibre obscur entre deux définitions claires mais l'une et l'autre fatales, que repose son salut. Si j'avais un conseil à donner aux directeurs d'aujourd'hui et de demain — (c'est le seul jour où je me l'autorise et d'autant plus volontiers que le conseil est vain à des gens si avisés) —, ce serait de toujours rester dans le vague, lorsque, par suite des pressions des divers mécanos institutionnels, des p-s-l-isations du jour, des idex-ations à la mode, des comue-tations à marche forcée, des uniformisations de toujours, quelque administrateur de l'Education Nationale tente de cerner notre identité en nous posant naïvement la question-piège, celle qui régit nos papiers, comme disait un autre de mes maîtres, Michel Foucault : « mais enfin, c'est quoi c't' école ? ».

Indéfinissable, elle est aussi ingouvernable, parce qu'elle n'est pas une école mais un symbole national et une décoration républicaine que s'octroient à vie

tous ceux qui un jour y sont entrés et qui ne lui imaginent d'autre avenir que leur propre passé imaginaire. Quelque directeur envisage-t-il de repeindre les murs du réfectoire ou de modifier le coefficient de la version de langue vivante au concours d'entrée ? Vous trouverez toujours 10 copains de promo disposés à signer avec vous une pétition adressée au Monde s'indignant contre cette atteinte à l'intégrité de la République — dont vos CV se portent garants.

J'ai eu le bonheur d'enseigner dans cette école à des générations d'élèves et d'étudiants dont beaucoup m'ont donné la plus grande des joies intellectuelles — celle d'admirer. Que nul n'entre ici s'il se croit admirable et s'il ne sait admirer. C'est à eux que vont aujourd'hui mes plus vifs remerciements. Car si j'ai travaillé ici, si j'y ai écrit, c'est d'abord pour eux, tourmenté chaque jour par la crainte de les décevoir,

(...et avec l'espoir qu'on ne recompte jamais les totaux de mon propre concours d'entrée de 1971 !)

Certes, j'ai longtemps regretté de n'avoir jamais réussi à y écrire la *Critique de la Raison pure*. Mais je me raccrochais à une excuse, je ne suis pas germaniste. Comme on parlait allemand à la maison, sauf avec nous, j'estimais n'avoir jamais à apprendre une langue dont je pensais avoir la science infuse.

En revanche, je me suis offert le luxe d'avoir tenté de philosopher sur deux de mes passions, une honorable et une honteuse. Pour la musique, il a fallu que je me décide enfin à prendre le taureau par les cornes après plus de 60 ans que le sujet me poursuivait. Quant à l'autre passion, j'ai longtemps cherché à la satisfaire sans tambour ni trompette, alors, je vous en prie, ne tirez pas sur le pianiste ! Et laissez-moi à présent chanter enfin sans complexe : « Tu ne m'as pas compris, Carmen, c'est la retraite ! ».

Oui, désormais, après quasiment 50 ans passés à faire profession de philosophe, j'estime avoir droit au repos: non, je ne le consacrerai pas à la pêche à la ligne (et je vous remercie vivement de ne pas m'avoir accablé par le cadeau d'une

cane à pêche, comme c'est l'usage) ! Croyez-vous que j'occuperai mes loisirs à ce passe-temps cruel, à tirer je ne sais quel plaisir malsain à faire souffrir des poissons qui ne nous ont rien fait ? Non la vérité, c'est que je ne vois d'autre issue à une longue carrière consacrée à la philosophie qu'à endosser enfin la condition de sage. Un philosophe en exercice aspire à la sagesse, un philosophe émérite l'a forcément atteinte. Je cesserai donc de me fatiguer à analyser les notions, à définir les concepts, à tenter d'éclaircir les problèmes. Je ne chercherai plus à justifier des thèses pas des arguments appropriés. Je ne m'efforcerai plus, au terme d'un épuisant labeur, de viser clarté et distinction.

Je serai Sage – c'est le seul état que je juge conforme à la dignité de l'âge et adapté au statut de philosophe-retraité.

Je parlerai donc lentement, par apophtegmes, en soupirant entre les syllabes d'un air las.

Je m'adresserai à mes interlocuteurs avec un demi-sourire complice qui leur fera croire que mes formules triviales contiennent d'incalculables réserves de sagesse. Je laisserai à leur intelligence, qu'ils estimeront ainsi considérable à mes yeux, le soin d'interpréter mes dires et plus encore mes silences. Ils joindront à leur admiration pour ma sagesse l'amour pour ma personne que leur inspirera la haute estime dans laquelle ils pensent que je les tiens.

Foin de concepts, je n'userai que de métaphores. Foin d'arguments, je ne m'exprimerai que par formules lapidaires. Je deviendrai d'un coup présocratique et postmoderne. Avec une touche de *french touch*. J'arpenterai les sentiers battus qui ne mènent nulle part. Parfois, je dirai tout le contraire. Justement ! J'alternerai sentences banales et énoncés opaques. Tantôt je proverberai, tantôt je jargonerai. Je me veux à la fois virtuose du lieu commun et artiste du contrepied. Visionnaire absolu des généralités radicales. Je prophétiserai que la philosophie a « toujours déjà » été morte. Je vaticinerai qu'il n'y a plus de science, plus d'homme, plus de sujet, plus de raison, plus d'être — plus *que* du sens, c'est-à-dire en dernière instance du non sens. Je prêcherai qu'il n'y a

jamais eu de prédication, seulement de l'antéprédicatif, « toujours déjà » socialement construit.

Voilà ce que dès demain je ferais si le démon de la philo-sophie m'abandonnait, l'éméritat venant. Mais, rassurez-vous, de *sophia*, je n'ai pas plus que quiconque, et j'ai la chance d'avoir en vous autant de *philoï* que l'on peut souhaiter. Je ne désire donc nullement atteindre l'âge de la sagesse, mais seulement pouvoir toujours compter autant d'amis que ce soir.

Car, vous le savez comme moi, il n'y a pas de sagesse après la philosophie – pas plus qu'il n'y a d'autre monde après celui-ci.

J'espère donc seulement, pour vous, pour mes proches, pour tous mes amis et aussi pour moi-même, que nous ne serons jamais sages, que nous quitterons ce monde le plus tard possible, et que nous le quitterons sereins, c'est-à-dire avec le sentiment d'avoir fini de vivre.

Il en va de même de tout nouveau départ.

Je vous dirai donc : je pars serein, j'ai fini.